

Autorité et transfert

Former des psychodramatistes : une gageure

Marie-Noëlle Gaudé

PROLÉGOMÈNES

C'était bien une gageure, pour notre association, que d'inventer un protocole de formation au psychodrame qui soit adéquat à son objet, le psychodrame, et cohérent avec notre théorie du psychodrame, freudienne et lacanienne.

Ainsi n'y a-t-il pas de parcours type et puisque nous sommes à Strasbourg et que je suis d'une génération pour laquelle reconnaître ses dettes n'est pas synonyme d'aliénation, je voudrais dire ce que ma formation de psychodramatiste – hors de tout cursus – doit aux rencontres que j'y ai faites : Andrée Tabouret-Keller, qui nous a initiés à la dimension groupale, dans les traces toutes fraîches laissées par Anzieu qui venait de quitter Strasbourg ; Lucien Israël, qui apostrophait ses étudiants en médecine et les autres (car son amphi débordait) en leur enjoignant de lire Lévi-Strauss, Saussure et Lacan ; Georges Lanteri-Laura, psychiatre passionné et passionnant, homme d'une grande culture, ouvert à la philosophie, département dans lequel il dirigeait des recherches notamment centrées sur le langage ; et Hubert Gignoux, pionnier de la décentralisation théâtrale, premier directeur du Théâtre National de Strasbourg, qui nous a introduits à une certaine manière de faire du théâtre, un théâtre au service du texte.

Avec Gignoux, nous avons découvert Claudel et Brecht, Brecht qui fait figure de grand ancêtre pour notre conception du psychodrame : la prééminence du texte et la distanciation, pour ne reprendre que ces points centraux, font écho pour nous à la prévalence du discours, à la place centrale de la fonction de Représentation et au travail d'élaboration qu'elle permet.

Prendre le psychodrame au sérieux, donc, c'est dire qu'il n'est pas un instrument dérivé de la psychanalyse dont il conviendrait d'apprendre le maniement comme on apprend à se servir d'un marteau ou d'une pelle, maintenant ainsi un rapport d'extériorité entre le praticien et son outil.

Le psychodrame est pour nous un dispositif spécifique, un « *appareil* », selon les termes de Serge Gaudé, dont le praticien fait partie. Il ne lui est pas extérieur, il y est inclus. Se former, c'est se former à faire partie de l'appareil, à être en place d'opérateur vivant. C'est donc, comme en psychanalyse, un travail sur l'inconscient que l'approche didactique doit permettre, mais à travers le dispositif du psychodrame de façon à déjouer les pièges propres à cette pratique.

Être cohérent avec notre théorie du psychodrame implique que nous veillions à ce que chaque trajet de formation reste l'affaire d'un sujet. Cela a des conséquences, y compris dans la réalité psychosociale dont nous dépendons. Notre formation n'est pas pré-formatée, les groupes sont ouverts, la temporalité n'est ni commune, ni fixée à l'avance, la prise en charge sociale n'est jamais globale et le sujet ne peut être exempté d'une mise personnelle, l'impliquant dans son désir.

Chacun est donc accueilli dans sa singularité, ce qui introduit dans le groupe une hétérogénéité de fond : hétérogénéité des trajets, des temporalités, et même des objectifs (tous ne viennent pas pour devenir des psychodramatistes) qui réduit au maximum la consistance groupale. Le groupe didactique est plus exposé que d'autres à cette dérive, car l'objectif de formation, le langage convenu et la tentation d'identification au didacticien pourraient constituer un objet commun autour duquel le groupe se cristalliserait.

Mais c'est bien évidemment la place faite au discours dans notre dispositif, qui fait que le groupe au lieu de prendre consistance de colle – ou « *d'entouement* »¹ selon le joli néologisme de Jean-Pierre Lebrun – est sans cesse travaillé par la négativité propre à la fonction langagière. Ce sont les lois du langage qui sont pour nous les figures d'autorité, lois aux-

1. Jean-Pierre Lebrun, *Les désarrois nouveaux du sujet*, Erès, 2005

quelles les didacticiens sont soumis comme tous, ce qui fait d'eux des sujets divisés dans leur parole et non des Maîtres.

À partir de ces prolégomènes, nous avons été amenés à organiser un cursus de formation en trois temps : le groupe thérapeutique, le groupe didactique et le groupe de contrôle. Ces temps ne sont pas déterminés à l'avance et varient selon le trajet de chacun.

Le premier temps est un temps d'implication personnelle dans un **groupe thérapeutique** qui reçoit des demandes très variées. La demande de formation est entendue au même titre que les autres comme la demande d'un sujet qui ne sait pas ce dont sa demande est porteuse.

La durée de ce premier temps est très variable, selon qu'il s'agit d'initier un parcours personnel ou de reprendre par le biais du psychodrame un cheminement analytique en cours ou parvenu à son terme. Le but de cette implication est de faire l'expérience par soi-même du type de déplacement subjectif que permet le dispositif, et de l'engagement transférentiel qu'il produit.

Ce dernier point nous semble fondamental pour que le praticien en formation puisse soutenir à son tour le transfert, tel qu'il est induit par le dispositif du psychodrame.

Le deuxième temps est plus directement centré sur la formation, selon un dispositif spécifique.

Le **groupe didactique** réunit deux didacticiens et un groupe de personnes ayant en commun une expérience effective du psychodrame et une demande réitérée de formation. À chaque séance, deux participants se désignent pour occuper respectivement les places d'animateur et d'observateur et prendre en charge le travail. À l'issue de la séance, un questionnement et une réflexion menées par les didacticiens font émerger les impasses, scotomisations, projections – autant de résistances par quoi l'animation s'est trouvée infléchie ou entravée. Ce questionnement peut donner lieu à un jeu psychodramatique qui permettra à l'animateur occasionnel d'examiner de plus près ce qui, dans sa problématique personnelle, s'est trouvé mobilisé par tel ou tel aspect de la séance.

Il ne s'agit en aucun cas de promouvoir une séance modèle, mais de cerner la place subjective à partir de laquelle le participant a conduit son animation, et éventuellement la jouissance en jeu. Dans un article de 1973, *Faire la théorie de la Didactique*, Jean Clavreul écrivait à propos de l'exercice de la psychanalyse : « *Psychanalyste, on ne peut l'être tant qu'on*

espère trouver jouissance à l'exercer – et c'est bien à la jouissance qu'on peut trouver à officier comme magicien que Freud avait renoncé². »

Cette remarque est d'autant plus importante pour nous que, dans la mesure où le psychodrame mobilise le corps et implique une mise en mouvement « active » de l'autre, la jouissance y trouve matière à se nourrir.

Dans cette phase de formation, l'apprenti psychodramatiste se confronte au maniement du dispositif dans sa dimension synchronique. La dimension diachronique, celle de la succession des séances et du parcours de chacun, est laissée à la charge des didacticiens qui sont les supports du transfert des participants. Cela allège l'exercice et le concentre sur la dynamique de la séance et la construction du discours qui en est l'axe.

DEUX EXEMPLES CLINIQUES

Je voudrais souligner deux aspects du travail que ce dispositif permet, à travers deux exemples cliniques.

La première dimension est celle de la poursuite du travail personnel tout au long de la formation quel que soit le type de groupe. En groupe didactique, l'alternance des places entre animateur d'une séance et participant rend sensible à chacun le fait que la place d'où l'on anime et la place d'où l'on parle sont de la même étoffe : on anime avec son symptôme, mais le travail du groupe didactique vise à le cerner et à le décanter.

L'exemple de Rosalie illustre de façon frappante l'élaboration que lui permet la reprise en séance, en tant que participante, de l'obstacle sur lequel elle avait buté, en tant qu'animatrice d'une séance précédente.

Rosalie est très avancée dans son parcours, tant psychanalytique que psychodramatique, et pourtant à l'issue de son animation, elle ressent un vif sentiment d'échec.

Effectivement, au cours de cette séance, elle semblait absente, retirée en elle-même, paralysée.

À la séance suivante, elle apporte un rêve : « *C'est une séance de psychodrame, je m'aperçois à la fin seulement qu'il y a quelqu'un qui anime. Marie-Noëlle Gaudé dit à l'animatrice de se lever et de faire quelque chose* ».

Elle associe sur la séance précédente: «*J'étais incapable de bouger, de me lever, je suis restée paralysée, clouée à mon fauteuil. Quelque chose s'est répété malgré moi et je suis rentrée désemparée*».

Ses associations et un jeu font ressurgir son identification à une mère invalide, identification mortifère dont elle se déprend peu à peu, mais qui l'a reprise le temps d'une séance.

Le rêve lui livre ainsi de façon très émouvante le ressort de son désir d'être psychodramatiste. Pour elle, animer une séance de psychodrame, c'est dire: «*Lève-toi et marche!*».

Le cas de cette participante est l'illustration de ce à quoi peut aboutir une formation réussie: elle découvre dans la faille même son désir de sujet à partir duquel elle pourra assumer une position de psychodramatiste qui lui soit propre.

La seconde dimension que je voudrais souligner est celle du transfert. Le transfert qui se noue en psychodrame est un transfert très particulier en ce que la dimension imaginaire y est prévalente. Le psychodramatiste, au même titre que les participants, est offert aux regards et le transfert s'accroche ainsi à l'image, induisant des phénomènes d'identification parfois très impressionnants. Il n'est pas rare de retrouver chez les animateurs du groupe didactique tel geste, telle expression, tel timbre de voix des didacticiens, comme dans un miroir déformant.

Une des tâches du groupe didactique est de mettre en jeu cette identification imaginaire. Il permet d'abord de la vivre, *in situ*, de l'éprouver – car c'est un passage obligé. Puis, au fur et à mesure des animations, grâce à l'écart introduit par les autres et par la reprise des didacticiens, il devient possible de s'en déprendre.

L'exemple de Sophie éclairera notre propos. Sophie anime une séance. Une participante prend la parole et ne la lâche plus: discours fleuve, totalement vide, que Sophie ne parvient pas à endiguer et qui laisse cois les autres membres du groupe. À la fin de la séance, je dis à Sophie: «*Animer, c'est aussi couper la parole!*». J'aurais pu dire «*scander*» ou «*interrompre*»... Mais il se trouve que c'est «*couper*» qui m'est venu et que c'est ce tranchant qui a fait mouche.

À la séance suivante, Sophie parle dans le groupe de son analyste qui est aussi psychodramatiste et avec qui elle avait commencé son travail. Or en matière de coupure, son analyste n'avait pas son pareil. Sophie était restée prisonnière de ce modèle inatteignable qui la maintenait, elle, dans l'inhibition.

Cette séquence n'est évidemment pas résolutive, ce serait trop simple, mais elle permet de voir comment travaille le groupe didactique. Sophie a pris conscience de son identification à son analyste/psychodramatiste, cela constitue pour elle un point de départ.

L'inhibition qu'elle vient de vivre dans l'animation la met-elle en face, brutalement, de son désir inconscient? Marque-t-elle, au contraire, l'écart entre le modèle et sa propre position subjective qu'elle ne peut pas encore assumer? Nous ne le savons pas pour l'instant.

L'objectif du groupe didactique est de lui permettre ce travail d'élaboration qui fait passer du versant imaginaire du transfert au versant symbolique.

Occuper la place d'animateur, voir les autres la prendre différemment, diffracte les images, ouvre les possibles. Mais c'est surtout l'intervention des didacticiens qui coupe dans l'imaginaire et, au lieu de renforcer l'identification, ouvre un espace transférentiel.

Le troisième temps de notre formation est le **groupe de contrôle**.

Les participants sont des praticiens ayant en charge des groupes de psychodrame qui viennent ici questionner les difficultés qu'ils rencontrent. On y travaille le processus psychodramatique dans sa diachronie: comment soutenir une cure psychodramatique séance après séance? dans quelle position transférentielle se trouve le praticien? comment son désir est-il mis en jeu?

Les situations apportées sont représentées, ce qui permet de revenir en acte, et pas seulement par le récit, sur les points de butée que le thérapeute a rencontrés. Remettre en jeu grâce au dispositif du psychodrame les modalités transférentielles et les résistances qu'il a créées offre au thérapeute un espace de représentation et d'élaboration qui lui permet de retrouver sa liberté d'écoute et d'intervention.

Pour conclure, je dirai que notre formation est une école de modestie: il s'agit d'y apprendre que l'on travaille avec sa faille et à partir d'elle, mais à la condition d'en avoir fait le tour et d'avoir remis cent fois sur le métier les avatars de son désir.

Cela vaut, bien sûr, tout autant pour les didacticiens qui ne se posent pas comme des modèles d'identification mais comme des passeurs, relançant pour chacun la question de son désir de psychodramatiste.